

## SOMMAIRE

Prologue.....	9
PREMIÈRE PARTIE : L'ATTAQUE DES ZOMBIES .....	15
Jeudi.....	17
Vendredi.....	91
Samedi .....	137
DEUXIÈME PARTIE : STRATÉGIES DE SURVIE.....	163
Dimanche .....	165
Lundi .....	191
Mardi .....	205
Mercredi.....	219
Jeudi.....	225
Épilogue.....	239



## PROLOGUE

Pedro Martinez et Diégo Colonga avaient le temps. Ils avaient voulu ne pas être bloqués dans les embouteillages traditionnels du matin qui paralysent la capitale catalane, mais ils souhaitaient aussi éviter de patienter et d'attendre que l'homme en blouse blanche qui les accueillait régulièrement accepte de s'occuper d'eux ainsi que des trois caisses isothermes qu'ils avaient chargées comme toutes les semaines, depuis plusieurs mois à l'aéroport. Ces caisses les intriguaient, mais tous deux se seraient bien gardés de demander ce qu'elles contenaient. Ils voyaient qu'elles venaient du Japon. S'ils avaient pu déchiffrer les kanjis et autres katanas japonais, Pedro et Diégo auraient su qu'elles provenaient de Shimonoseki ; un trajet bien long où elles avaient emprunté la route, le chemin de fer et enfin l'avion jusqu'à El Prat.

Pedro prenait maintenant l'Autovia de Castelldefels en portant une attention particulière à la vitesse du véhicule pour ne pas se faire arrêter, ce qui était parfaitement inutile parce qu'il se traînait véritablement. À ce rythme, ils allaient bien mettre près d'une heure trente pour rejoindre le lieu de livraison, alors même qu'une heure aurait été suffisante, mais Pedro, en proie à une crainte inexplicable, était comme bloqué et n'arrivait pas à accélérer, tant et si bien qu'ils prirent du retard.

Bientôt, les deux convoyeurs atteignirent la BV-2421 et commencèrent à monter vers le village qu'ils traversèrent pour parvenir à un portail après lequel un chemin privé s'enfonçait dans les

pins. Cachée dans les arbres, avec ses seules terrasses qui en dépassaient la cime, la grande demeure s'offrait aux yeux des arrivants dans toute sa splendeur. Le Docteur Konrad Müller, toujours revêtu d'une blouse blanche, montrait des signes d'agacements et d'impatiences en attendant devant l'imposant escalier de marbre qui menait au premier étage. Sans autre forme de politesse, il leur demanda la raison de leur retard et lorsqu'ils lui eurent dit que la circulation les avait retenus, il partit dans une grande colère, dont ils ne percevaient pas le sens réel, car les mots étaient exprimés dans une langue qui leur était inconnue. La seule chose que les deux hommes comprirent, c'est qu'ils devaient se presser. Tandis que l'un prenait une caisse, le deuxième empila les deux emballages qui restaient et les souleva brusquement. Celle du dessus glissa et s'ouvrit en heurtant le sol.

Sous les yeux remplis de rage de l'homme en blouse blanche, des poissons s'en échappèrent et leur chair molle, couverte de longues épines en forme d'aiguilles, s'aplatit sur l'asphalte du chemin. Leur taille d'environ soixante-dix centimètres se terminait par une grosse tête avec une face et des globes oculaires surdimensionnés qui leur permettaient de regarder les yeux dans les yeux. L'homme se précipita pour les ramasser et prit lui-même la caisse qu'il transporta à l'intérieur à la vitesse de l'éclair en leur interdisant de le suivre. Il revint dans l'instant accompagné de deux autres hommes qui les soulagèrent de leur charge. Il les surprit en les rassurant sur l'incident et les invita à aller avec lui. Lorsque Pedro et Diégo arrivèrent sur une terrasse qui surplombait le vallon, ils furent émerveillés par la vue qui se portait sur une mer de pins d'où surgissaient parfois un if ou un palmier. Les deux compères étaient surpris par l'accueil. Une boisson leur avait été déjà servie et les attendait. Le goût leur parut étrange, mais ils n'osèrent rien dire.

Assez rapidement, ils sentirent que leurs muscles avaient du mal à répondre et ils retombèrent sur leurs sièges, Pedro se mit à baver tandis que Diégo vomissait ; ils ressentaient des fourmillements dans toutes leurs extrémités ; ils voyaient ; ils comprenaient, mais ils étaient paralysés. Tous deux entendirent un des hommes, dirent qu'il ne pouvait pas courir le risque qu'un de ces imbéciles crie sur les toits qu'il y avait dans une villa de la

banlieue barcelonaise des fous qui recevaient toutes les semaines trois caisses de fugus<sup>1</sup> depuis près d'un an. Ils n'entendirent plus rien, parce qu'ils étaient morts. Quelques instants plus tard, le véhicule de livraison repartait. À la sortie d'un virage, il s'écrasait en contrebas de la route et prenait feu. Pedro Martinez et Diégo Colonga déjà décédés étaient sanglés dans les ceintures de sécurité aux places avant. L'incendie fut d'une telle violence qu'il ne resta aucun indice exploitable pour les enquêteurs.

Au sous-sol de la villa se trouvait une immense salle cloisonnée de parois en verre. Il y régnait une ambiance presque surréaliste. Dans un environnement blanc du sol au plafond, flottant dans une lumière légèrement bleutée, portant blouses blanches et lunettes de protection, des chercheurs s'affairaient autour de tubes d'essais ; ils se penchaient sur des microscopes ; ils manipulaient des récipients remplis de liquide de couleurs bleues, orange, vertes... Plus loin, revêtus de combinaisons qui les faisaient ressembler à des cosmonautes, des manipulateurs étaient isolés dans une pièce hyper sécurisée. Il s'agissait visiblement de microbiologie, et sur la porte était inscrit en plusieurs langues « Danger Virus ». Les personnes présentes utilisaient, avec beaucoup de précautions, des pipettes multipuits. Au fond, des biologistes prélevaient le foie, les viscères et les gonades des fugus pour obtenir le poison qu'ils contenaient. Ils s'affairaient autour de deux centrifugeuses et de deux balances électroniques de table. Un peu plus loin, par l'adjonction d'un liquide bleu, ils réalisaient un précipité qu'ils portaient, avec de grandes précautions, dans la salle de microbiologie où l'assemblage de tétrodotoxine<sup>2</sup>, de flakka<sup>3</sup>, et d'autres substances dangereuses donnait un virus redoutable.

Pour le succès de leur cause, ils avaient testé, avec une absence totale d'états d'âme, le produit de leurs recherches sur des SDF

---

1. Le fugu est aussi appelé « poisson-globe » et « poisson-ballon » en méditerranée orientale. Il est connu pour provoquer de graves intoxications à la tétrodotoxine.

2. La tétrodotoxine est une neurotoxine qui empêche le passage de l'influx nerveux.

3. Drogue de synthèse bon marché venue de Chine qui provoque des problèmes cardiaques et génère des tendances paranoïdes, une forte agressivité qui peut évoluer en psychose et en cannibalisme.

qu'ils avaient enlevés sans que leurs disparitions alertent quiconque. Les résultats dépassaient leurs espérances. Progressivement, le virus détruisait les fibres nerveuses et les neurones des cobayes. Leur démarche devenait lente, hésitante, puis ils titubaient, enfin poussés par des pulsions agressives, sanguinaires et cannibales, ils finissaient par s'entredéchirer. Les plaies qui résultaient de leurs agressions s'infectaient rapidement et développaient une odeur pestilentielle qui nécessitait un confinement pour éviter d'indisposer tous les chercheurs. Après quelques heures, sans eau et sans nourriture le processus de putréfaction des corps s'était arrêté, sans qu'ils puissent en avoir une explication rationnelle. Les quelques mesures qu'ils avaient réussi à réaliser, tant l'agressivité des cobayes humains était grande, montraient qu'une accélération extraordinaire du rythme cardiaque en précédait de quelques minutes, un très important ralentissement, le rendant presque imperceptible d'autant qu'il était accompagné d'une quasi-absence de respiration, le tout en corrélation avec le ralentissement de leurs mouvements et de leurs déplacements. Ainsi exposés, les êtres contaminés avaient une espérance d'existence maximum de vingt-huit jours.

Les analyses faites sur les cadavres montraient que, logé dans le cerveau, le virus utilisait les cellules des lobes frontaux pour se multiplier tout en les détruisant.

La bombe sale qui leur avait été commandée était quasiment prête, mais le cahier des charges, qui leur avait été donné par deux organisations terroristes, restait encore inachevé. L'antidote restait à découvrir. Menées, à partir d'atropine<sup>4</sup> et de datura<sup>5</sup>, les investigations donnaient des résultats aléatoires et dans tous les cas l'antivirus obtenu devait être injecté dans les quelques minutes qui suivaient la morsure, à défaut de quoi le processus devenait irréversible. Enfin, ils restaient incertains sur la capacité du virus à muter au contact d'autres affections virales, comme celle de la grippe notamment. En présence de ces doutes et en l'absence d'antidote, ils craignaient d'être à l'origine de la fin du monde,

---

4. L'atropine est un antispasmodique.

5. Plante hallucinogène très puissante et toxique.

d'où eux-mêmes ne ressortiraient pas indemnes, n'ayant aucune possibilité pour faire face à la pandémie que leurs recherches pourraient provoquer.

Si un des commanditaires était satisfait des résultats, ce n'était pas le cas du deuxième. S'ils étaient arrivés à s'entendre sur le moyen, leurs buts restaient différents. L'un voyait la bombe comme un instrument de chantage. Propager un virus terrifiant dont il aurait été le seul à posséder l'antidote devrait lui permettre d'obtenir des fortunes, lui procurerait le pouvoir sur un monde à sa merci. L'autre désirait cette arme pour détruire la civilisation actuelle qui ne croyait plus en rien et qui ne méritait pas d'exister.

Aujourd'hui, vendredi, les deux groupes vont se réunir autour d'un déjeuner. La sécurité du laboratoire clandestin est renforcée, mais cela ne suffit pas à empêcher l'intrusion d'hommes armés qui ont décidé de s'approprier la bombe pour détruire le monde. Ce sont des gens ignorants des pratiques de précautions à prendre en matière de biologie virale qui font irruption dans la salle virginale, faisant usage de leurs armes à feu, renversant tout sur leur passage et faisant fi des appels à la prudence en raison du danger réel que tout le monde va courir. La situation est devenue totalement incontrôlable et le responsable, du site, bunkérisé dans une salle de contrôle, appuie sur le bouton qui déclenche le confinement du local dans lequel des gaz sont injectés pour détruire tout ce qui se trouve de vivant, que ce soient hommes ou substances virales. Stockées et protégées dans une pièce forte, seules subsistent une soixantaine de flasques en verre contenant les virus qui devaient être utilisés pour la confection effective de la bombe. Leur fragilité ne les rend que plus risquées.

Devant la situation irrémédiablement compromise du site, l'organisation clandestine qui le gère décide de rapatrier sur Paris tous les documents et les produits dangereux qui ont pu être sauvés. Dans les prochaines heures, un vieux Transall 160 de l'organisation, piloté par une équipe triée sur le volet, décollera pour venir récupérer l'ensemble des éléments. Les assaillants qui ont survécu à l'attaque surveillent la villa de loin.